

LE JUIF ERRANT.

CONTES POUR LES GRANDS ENFANTS.

(Suite.)

XI.—DIVERS EFFETS DE CHAMBERTIN.

On allait bien autour de la table, dans le pavillon ! Ce n'était pas du vin d'enfant qui se buvait. Wellington pouvait venir. Il y avait qu'elqu'un pour le recevoir,

L'abbé Romorantin parlait politique avec M. Galapian, et ils se disaient mutuellement des choses pénibles, comme tous les gens qui ne sont pas du même avis et qui parlent politique. L'abbé défendait le trône et l'autel, Galapian demandait ce que cela rapporte. Les opinions de ce galant homme devançaient son époque. Il était déjà libéral à la façon d'un compte courant.

Devant le colonel il gardait une prudente mesure, mais le colonel n'était pas là, et le chambertin délia la langue.

Les petits paysans tourangeaux s'en donnaient à cœur joie et parlaient tous ensemble; Sapajou racontait les malheurs de sa famille. Le sommelier, dévoilant des tendances factieuses, criait : Vive l'Empereur !

Joli-Cœur racontait ses campagnes, dame Fanchon radotait son jeune temps ; le vicomte Paul eût donné la maison tout entière et la préfecture aussi pour que Wellington débouchât sur la route avec cent mille Anglais. Il leur eût jeté les bouteilles à la tête.

Lotte seule était froide et douce comme toujours. Il n'y avait eu que de l'eau pure dans son verre. Ses paupières tombaient demi-closes sur l'azur de ses grands yeux qui rêvaient. Ses longs cheveux encadraient de boucles légères la diaphane blancheur de sa joue.

—Chante, nourrice ! ordonna le vicomte Paul qui voulait avoir toutes les joies.

Fanchon ne demandait pas mieux. Elle prit dans sa poche un gros rouleau de complaints et mit ses lunettes sur son nez.

—Silence ! commanda Paul. Nourrice, une bien jolie, et pas de celle que je connais !

Quant au silence, c'était beaucoup demander. L'abbé, M. Galapian, les petits Tourangeaux et Joli-Cœur protestèrent en cœur de leur obéissance. On ne s'entendait plus !

—Une bien jolie ! répétait Fanchon la nourrice, une que tu ne connais pas... cherchons.... C'est que je n'ai plus mes yeux de quinze ans !

Elle feuilletait, mouillant son pouce. pour faire glisser les feuilles volantes.

Tout à coup, le vicomte Paul s'écria :

—Oh ! que celle-là est belle ! jamais je ne l'avais vue !

XII.—L'IMAGE.

C'était une splendide soirée de septembre. Les fenêtres du pavillon où le vicomte Paul imitait le grand dîner de la préfecture regardaient l'occident, où le soleil agrandi descendait vers son lit de nuées roses, frangées de pourpre et d'or.

Cette chaude lumière, pénétrant à profusion dans la salle du festin, rougissait les rubis du vin même et vermillonnait tous les visages.

Mais l'image désignée par le vicomte Paul luttait en vérité d'or, de pourpre et de flammes avec les foyers ardents du couchant.

On se figurerait difficilement une plus merveilleuse se estampe. Elle ruisselait de cinabre vif, de vert-éclou, tendre et cru, de jaune criard et de bleu céleste. Elle était, par-dessus tout cela, si généreusement dorée, que le soleil y mirait ses rayons obliques en riant. Tout avait de l'or, tout : les corniches des maisons flamandes, les pieds de la table, les cheveux des dames, le bout du nez de l'ange et même les haillons de ce bel homme à barbe gigantesque qui refusait les politesses des bourgeois de Bruxelles en Brabant.

Ils paraissaient bien portants, gras et de bonne humeur, ces bourgeois habillés à la mode du temps de Louis XIV. On devinait le chagrin qu'avait l'homme barbu à s'éloigner du magnifique pot, doré comme tout le reste, où la bière de Louvain se couvrait de mousse d'or.

Aux balcons, les dames souriaient, habillées comme Marie Stuart. Les hirondelles voletaient au ciel parmi les jolis clochers de Flandres, autour de l'ange lilas, soutenu par des ailes d'azur. Le chien du bourgmestre, chiné orange et olive, aboyait entre les jambes. Dames, hirondelles, clochers, balustrades, ange, chien, bourgmestre et mollets étaient d'or.

Du reste, à quoi bon décrire minutieusement cette image ? on la vaudrait partout un sou. Encore y a-t-il au-dessous la chanson illustre dont les vingt-quatre couplets on fait cent fois le tour du monde :

Est-il rien sur la terre
Qui soit plus surprenant
Que la grande misère
Du pauvre Juif errant ?
Que son sort malheureux
Paraît triste et fâcheux !